

Edward Abbey

LE FEU
SUR LA MONTAGNE

Roman

*Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos*



Gallmeister

1

LUMINEUX, LUMINEUX NOUVEAU-MEXIQUE. Dans la lumière éclatante, chaque roche, chaque arbre, chaque nuage et chaque montagne existait avec une sorte de force et de clarté qui paraissait non pas naturelle mais surnaturelle. Pourtant, tout suscitait en moi une sensation de territoire connu, de pays des rêves, d'une terre où je vivais depuis toujours.

Nous roulions vers le nord depuis El Paso dans le pick-up de mon grand-père, en route vers le Village de Baker, vers le ranch du vieil homme. C'était le début du mois de juin : l'éclat brut du désert qui frappait le capot d'acier du camion me brûlait les yeux avec une telle intensité que je devais les fermer de temps à autre pour les soulager. Et je pouvais presque sentir la chaleur sèche et féroce comme celle d'un four me dessécher progressivement le corps ; je pensais avec envie à l'outre d'eau fraîche accrochée au capot, au-dessus de la grille avant, inaccessible. J'aurais aimé que Grand-père s'arrête une minute pour qu'on puisse boire un peu, mais j'étais trop fier et trop bête pour le lui demander. À douze ans, il me semblait important de paraître plus dur que je ne l'étais vraiment.

Quand mes yeux cessaient de me faire mal, je les ouvrais de nouveau, levais la tête et regardais la route et la clôture et le fil du téléphone, droites parfaites et parfaitement parallèles, se dérouler à l'infini devant nous. Des ondes de chaleur vacillaient au-dessus de l'asphalte, donnant à la route, dans le lointain, une apparence

EDWARD ABBEY

transparente et liquide, illusion qui s'évanouissait devant nous à mesure que nous avançons.

Regardant droit devant, je vis un vautour s'envoler d'une carcasse de lièvre sur la route et rester en l'air, à proximité, le temps que nous roulions sur son déjeuner. Derrière cet oiseau noir aux ailes bordées de blanc se dressait le ciel de l'Ouest, le ciel immense et violet qui coulait au-dessus des plaines alcalines et des dunes de sable et de gypse vers les montagnes pointant comme des chapelets d'îles, comme une armada de vaisseaux pourpres, là-bas, sur l'horizon.

Ces montagnes. Elles semblaient à la fois très proches et irrémédiablement distantes, atteignables en une petite balade tout en s'élevant au-delà des frontières de l'imagination. Entre elles et nous s'étendaient les espaces sauvages, clairs et vides, plantés çà et là de mesquites et de buissons de créosote et traversés de rares lits de ruisseaux asséchés. Cela faisait trois ans que je venais chaque été au Nouveau-Mexique ; à chaque fois, je regardais, fasciné, ce paysage mort comme la lune et je me demandais : qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Et à chaque fois je répondais : il y a *quelque chose* là-bas – peut-être tout. Le désert m'apparaissait comme une sorte de Paradis. Aujourd'hui encore. Toujours.

L'ombre du vautour zébra mon champ de vision sur la droite.

Grand-père posa sa grande main couverte de taches de rousseur sur mon genou.

— Tu as vu ce lièvre, Billy ?

— Oui, Grand-père. C'est le dixième. Dix lièvres sur la route depuis qu'on a quitté El Paso.

— On est presque à la maison, alors. On compte en moyenne un lièvre mort tous les cinq miles. Cette année. Mais il y a dix ans, tu pouvais faire toute la route de Baker à El Paso sans en voir plus d'un.

Les épaules voûtées sous le toit du camion, le vieil homme plissait les yeux derrière ses lunettes, le regard fixé sur la route qui se déroulait devant nous comme une balafre sur la terre. Il avait soixante-dix ans ; il roulait à soixante-dix miles à l'heure. Sur cette étendue plate et déserte, cela semblait une vitesse de flâneur. Il était voûté parce que le toit du camion était trop bas. Presque neuf, ce pick-up avait un habitacle

LE FEU SUR LA MONTAGNE

suffisamment large pour accueillir quatre adultes, mais pas assez haut pour en loger un seul. Une partie du problème tenait au chapeau de Grand-père, qui faisait un pied* de haut, mais qu'il ne pouvait ôter car ça aurait été impudique. Alors il s'étirait en diagonale autant qu'il pouvait, le coude et l'épaule gauches dépassant par la fenêtre, le bras droit étendu sur le dossier de la banquette, contrôlant le volant du bout de son index droit.

— Les lièvres sont des espèces de rats, Grand-père.

— On le dit, on le dit. Et ce n'est pas tout. Ce système profite aux vautours, comme nous venons de le voir. Ça contribue à préserver l'équilibre de la nature. C'est ce que j'appelle du travail efficace. Au fait, en parlant de travail, tu as apporté ton bleu ?

— Oui, Grand-père.

Je jetai un coup d'œil par le pare-brise arrière pour vérifier que ma valise était toujours sur la palette du pick-up. Elle y était, ma complice de cuir depuis Pittsburgh.

— Tu vas en avoir besoin, dit le vieil homme. On a du boulot, demain. Toi, moi et Lee, on va grimper dans les montagnes, demain, à la recherche d'un cheval et d'un lion. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça a l'air super, Grand-père. Lee sera là aussi ?

— Il m'a dit qu'il viendrait.

Un doux plaisir m'envahit. Je n'avais pas vu Lee Mackie depuis neuf mois – les neuf mois que j'avais passés emprisonné à l'école, là-bas, dans l'Est – et il me manquait. Je ne pouvais imaginer meilleur homme que Lee ; lorsque je pensais à lui, je savais ce que je voulais faire plus tard. Je voulais être Lee Mackie II.

— Est-ce qu'on va le voir aujourd'hui ? Il est déjà au ranch ?

En regardant mon grand-père, dans l'attente de sa réponse, je posai le bras sur la bouteille d'un gallon posée à côté de moi, notre cadeau pour Lee, que nous lui avions choisi ce matin sur le marché de

* Les unités de mesure américaines sont conservées : un pouce correspond à environ 2,5 cm ; un pied à 30,5 cm ; un yard à 0,9 m et un mile à 1,6 km. (Toutes les notes sont du traducteur.)

EDWARD ABBEY

Juárez. Il y en avait une autre à côté, identique, le cadeau que Grand-père s'était fait à lui-même. Et je portais aux pieds des bottes flambant neuves à talons biseautés et aux bouts assez pointus pour faire des trous dans les portes. Mes toutes premières vraies bottes de cow-boy.

— Il a dit qu'il essaierait d'arriver dans la soirée. Lee est un homme très occupé ces temps-ci, Billy. Il a une femme, maintenant, il a une licence de vendeur et une agence immobilière, et une grande et grosse voiture avec quatre phares à l'avant et six à l'arrière et trois cent cinquante chevaux sous le capot. Il a de grandes ambitions. Tu ne vas pas le reconnaître, Billy.

Je soupesai cette information en silence.

— Ça m'est égal, dis-je. Lee sait tout faire. En plus, je savais qu'il allait se marier. Il m'avait prévenu l'an dernier. On en avait parlé et j'avais dit que tout se passerait bien cette fois.

Le vieil homme sourit.

— Tu veux pas que ça se reproduise, c'est ça ?

— C'est ça.

— Bon. Tu ne vas pas le voir beaucoup cette année. Mais il m'a promis qu'il passerait au ranch aussi souvent qu'il pourrait, alors ne sois pas triste, dit-il en me pressant doucement l'épaule. On se serrera les coudes, Billy. On va passer un chouette été. J'aurai besoin de toi, fiston.

Je pris une longue respiration, gonflé de fierté et de résolution.

— Je suis prêt à tout, Grand-père. Même à travailler dur.

J'ouvris la boîte à gants et jetai un œil à l'intérieur : à moitié caché sous une pile de vieux papiers, d'allumettes, de kits antivenin et d'outils divers se trouvait le vieux revolver dans sa mallette en cuir.

— Mais tu gardes tes petites pattes gourmandes loin de ce pistolet. Si j'en ai besoin un jour, je veux pas avoir à aller le chercher sous ton oreiller. C'est compris, Billy ?

— Oui, Grand-père.

Je sentis la honte m'empourprer le visage. L'été d'avant, j'avais emprunté son revolver sans lui dire et je l'avais gardé dans mon lit pour dormir.